

Pierres vivantes

Le regard de **Dominique Quinio**



Le 25 juin 2019, à l'emplacement de la flèche. Les restes de l'échafaudage seront démontés pièce par pièce (photo parue dans La Croix du 15 avril). Patrick Zachmann/Magnum Photos

Deux sujets ont dominé l'actualité cette semaine : encore et toujours la pandémie de Covid-19 mais aussi le premier anniversaire de l'incendie qui fit tomber la flèche de Notre-Dame, ravagea sa charpente et mit en danger la stabilité de l'édifice tout entier, même si, de l'extérieur, l'essentiel semblait sauvé. Loin de nos projecteurs, bien d'autres événements et drames traversent la planète sans que nous y prêtions attention, tant nous monopolisons la crise sanitaire et la crise économique qui l'accompagne.

Cet anniversaire douloureux fut l'occasion de magnifiques moments : la célébration à l'intérieur de Notre-Dame le Vendredi saint (*lire la chronique de Bruno Frappat*) et le reportage extraordinaire de Charlène Gravel et Quentin Domart, diffusé sur France 2, faisant le point sur le chantier de restauration. L'image publiée dans le dossier de *La Croix*, qui date du mois de juin, révèle l'ampleur et la complexité de la tâche. Les restes tordus de l'échafaudage qui entourait la flèche témoignent de la difficulté du chantier et de sa dangerosité. En même temps, le but de cet énorme travail est là, visible au milieu de la ferraille grise, symbolisé par la rosace si fragile : « Sauver Notre-Dame »,

Le chantier de Notre-Dame n'est-il pas une sorte de métaphore de notre société luttant contre la maladie ?

ses voûtes, ses piliers et ses vitraux, pour que sa lumière éclaire le cœur de ses visiteurs, croyants ou non croyants, qui reviendront un jour.

La force du documentaire fut de nous rappeler qu'il ne s'agit pas seulement de relever des pierres, mais de redonner vie à un monument né du génie et de l'énergie de tant d'hommes au cours des siècles : ceux et celles qui l'ont bâti et qui, aujourd'hui, s'efforcent de le relever. Les architectes, bien sûr, et les savants experts de toutes disciplines, mais aussi les artisans à la manœuvre, tailleurs de pierre, cordistes – ces alpinistes dont le but n'est pas de gravir les montagnes mais d'atteindre des lieux inaccessibles au commun des mortels –, les grutiers manœuvrant de monstrueux engins avec une incroyable délicatesse...

L'émotion est née de la passion de ces femmes et de ces hommes

au chevet de la belle Dame, leur fierté, leur humilité aussi. On nota aussi la confiance des uns dans les autres, les interventions des uns ne pouvant se faire en sécurité que si les autres assurent avec succès leur part du travail. Le chantier est un corps vivant. On a senti les agacements contre les retards (les risques du plomb, le vent, la pluie..., et maintenant l'épidémie). Il y eut des larmes, un peu d'emphase, aussi, chez quelques-uns. Et, en guise de générique, les sourires, francs ou timides, de ces « héros » invisibles derrière leurs palissades, leurs combinaisons de protection, leurs masques.

Dès lors se rejoignent, dans nos esprits, les deux actualités. Le chantier de Notre-Dame n'est-il pas une sorte de métaphore de notre société luttant contre la maladie ? L'expertise de certains, le dévouement des autres, la chaîne des solidarités nécessaires, le but commun à atteindre, endiguer la pandémie et préserver les plus fragiles. Le temps long, les aléas, les incertitudes sont bien présents aussi. Puisse la cohésion demeurer au fil du temps, et les débats sur le relèvement du pays ne pas s'enliser. Il ne s'agira pas, là, de reconstruire notre société à l'identique mais, au contraire, de sortir de l'épreuve par le haut, par le beau, par la solidarité, par l'attention aux plus pauvres.

Pauvres funérailles et funérailles de pauvres

Yann Benoist

Anthropologue

Un mardi matin, le convoi funéraire entre dans le cimetière parisien de Thiais. Quatre cercueils sont sortis du camion et sont déposés dans des caveaux. L'assistance n'est composée que de deux personnes, des bénévoles des Morts de la rue, qui prononcent quelques mots pour ces défunts qu'elles ne connaissent pas.

Le Covid-19 et le confinement qu'il impose sont pour la plupart d'entre nous des épreuves inédites. Pourtant, sur certains points, ce que nous vivons pendant quelques mois seulement est ce que connaissent depuis toujours les populations les plus pauvres et isolées. À cet égard, les problèmes qui se posent lors des funérailles sont très révélateurs : impossibilité de présenter le corps aux proches, nombre de participants limité, rituel technicisé et réduit à son minimum, etc.

Comme tous rites, les rites funéraires permettent d'abord d'encadrer l'événement, ici la mort, pour se donner le temps de le comprendre et le sentiment de le socialiser. C'est ce que l'anthropologue Arnold Van Gennep définissait comme étant un rite de passage. Il est composé d'une phase de séparation d'avec l'ancien statut et d'une phase de réagrégation au nouveau milieu. Le rite funéraire est un passage aussi et surtout pour les vivants qui deviennent veufs, veuves, orphelins, endeuillés, etc. Les funérailles marquent la frontière entre les mondes, plaçant les morts dans un ailleurs et affirmant aux vivants qu'ils sont bien vivants. Enfin, en rendant visible la perte de l'être aimé, le rite funéraire aide à dépasser la sidération, ce qui constitue la première étape du travail de deuil.

Les conséquences de l'absence de funérailles peuvent donc être graves : impossibilité de faire face à la réalité de la mort et risque de deuil pathologique. Dans les cas les plus graves, le mort revient sous la forme de pensées obsessionnelles ou de délires hallucinatoires.

En temps ordinaire, ce type de situation est déjà le lot des populations les plus démunies et les plus isolées. J'ai récemment réalisé, pour le Collectif Les Morts de la rue, une étude ethnographique portant sur la prise en charge des funérailles des personnes de la rue. Les sans-domicile et ceux qui

les accompagnent (travailleurs sociaux et bénévoles) témoignent de l'extrême dénuement qui entoure trop fréquemment ces funérailles. Bien souvent, les gestes techniques prennent le pas sur le symbolisme, l'assistance se limite parfois à un ou deux accompagnants et la ritualité est réduite à presque rien.

Si le rite funéraire sert à marquer la frontière entre les mondes, en priver les sans-logis c'est leur adresser un message particulièrement violent.

La situation est souvent plus violente encore que celle qu'affrontent les endeuillés lors du confinement : il peut être impossible pour les sans-domicile d'assister aux obsèques de leurs pairs car le cimetière est trop loin et les exigences de leurs conditions de vie (quête d'abri, d'argent, de travail, satisfaction des addictions, etc.) accaparent tout leur temps. Il arrive que la famille du mort leur refuse l'accès à la cérémonie, ne les estimant pas assez dignes pour figurer parmi elle. Certains sans-domicile ne peuvent pas aller se recueillir sur une tombe qui parfois, malgré la loi, ne porte aucune inscription. Enfin, leurs conditions de vie rendent plus difficile qu'au reste de la population l'élaboration de rites de compensation.

Plus encore, si le rite funéraire sert à marquer la frontière entre les mondes, en priver les sans-logis c'est leur adresser un message particulièrement violent. C'est leur dire qu'on ne distingue pas chez eux les morts des vivants et que donc, à nos yeux, ils sont déjà morts, au moins socialement. Les sans-abri reçoivent ce message avec violence, ils ont le sentiment que l'on nie leur humanité, puisque, disent-ils, « on nous enterre comme des chiens ».

Ces situations, souvent dénoncées par le Collectif Les Morts de la rue, sont pourtant bien peu médiatisées. S'il faut espérer une chose du confinement, c'est qu'en nous confrontant temporairement à une expérience douloureuse, il nous fasse comprendre ce qu'est le quotidien de certains d'entre nous.

Lire aussi la chronique de Guillaume de Fonclare, p. 28.